

Le Fram

revue littéraire semestrielle

n° 7, automne – hiver 2001

Carino Bucciarelli *invite* _____
Russell Edson

Serge Delaive *invite* _____
Jacques Izoard
Manuel Schmitz Carmelo Virone François Watlet

Karel Logist *invite* _____
Perlette Adler
Olivier Coyette Amari Hamadene

Carl Norac et Karel Logist *invitent* _____
Eddy Van Vliet

Carl Norac *invite* _____
Tamás Jónás

J a c q u e s I z o a r d

Poèmes de l'ascagne

Avec cinq illustrations de Selçuk Muthu

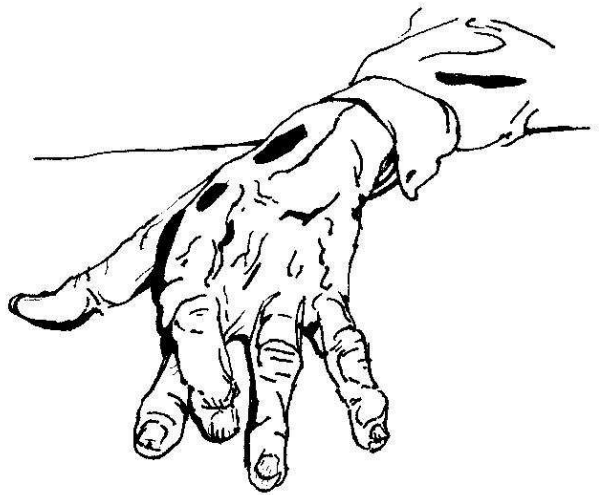
Offre à qui les veut
les cinq doigts de la main.
Naîtra-t-il une aurore
ou mille soleils neufs ?
Nous voici, paume à paume,
sans rien pour nous vêtir.



Légère, la main sur l'épaule
et tout devient clair
car nous célébrons
corps et terre.
L'autre main, l'autre épaule.
Mais corps ne cède ni ne rompt.



Sous le menton, le poing.
L'autre poing sur la tête.
Dans la maison de l'air,
ne bouge ni œil ni cœur.
Te voici pétrifié
grâce à l'éternité.



Les doigts sont petit escalier
qui mène au pouce brandi,
qui ne mène nulle part
si ce n'est vers l'équilibre
de l'air et de l'air.

Pouce et auriculaire
ont des choses à se dire,
ont connu des désastres,
d'un pôle à l'autre
ont traversé le temps.
Ne se sont plus quittés.



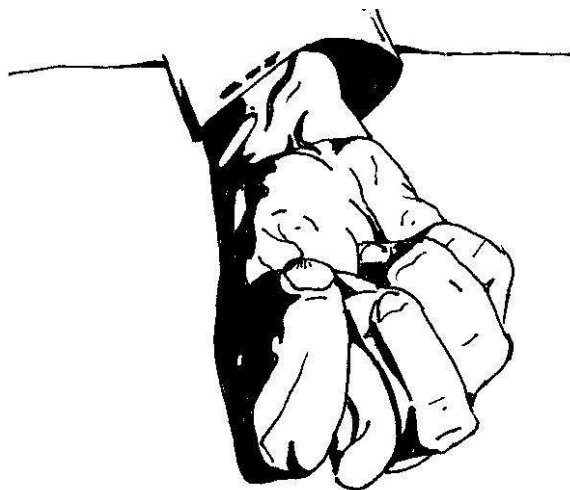
Ne montre du doigt
ni printemps à Paris
ni les gens assemblés
savourant des poèmes,
cherchant la clef
du petit bois cadénassé.

Saisis le poignet gauche
et souffle sur la paume.
Germe alors le poing.
Caches-tu l'eau vive
ou des graines de mots ?



Pose la main droite
sur la gauche main.
Qui veut garder le rêve
à portée de la main ?
Qui franchit la lumière
a besoin des dix doigts.

Entre index et majeur le pouce.
Le poing devient bogue
et dans ce clos très doux
voici que naît
l'astre noir du poème.



Dix doigts joints :
voici le toit du rêve.
Toit de papier,
toit de poème
sous lequel vit
cœur, cœur et cœur.

S'écartent et s'éloignent
auriculaire et pouce,
petit doigt qui sait tout,
pouce poussif, mais dodu.
L'air, entre les doigts,
vole à travers l'espace.



L'index montre du doigt
les doigts de l'autre main,
qui deviennent lune ensoleillée
ou signe de vif adieu
quand on part aux Amériques.



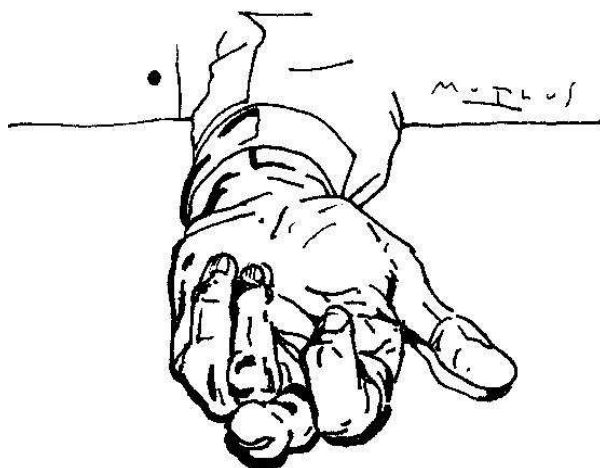
Dans le poing sourd, nul vacarme.
Dans le poing bleu, l'hiver
accueille encore les doigts,
boule de gel et de colère,
poing à la gueule... de lion.



Des quatre doigts de gauche
voici l'annulaire enserré
dans l'éphémère étui de chair.
Rage s'esclaffe,
elle étouffe et dort.



Majeur brandi désigne
l'obscur objet de ma dérélition.
Le corps qui bat de l'aile
tressaille et frémit
quand les vêtements brûlent
dans l'acide et le feu.



S'aiment l'index et le pouce.
Annulaire et auriculaire
— hurrah ! — s'entrelacent.
Le majeur touche la paume
de la main, de la main morte.

Gorge de miel ton pouce
et suce enfin ce doigt préféré
que partout tu emportes
et que tu tiens à l'œil,
court, gourd et sourd,
amoureux de ses frères.



Bout à bout les dix doigts :
regardez-les, voici l'abri
qui n'abrite personne,
que le gel saisit
que le vent traverse.
Mais, paume à paume,
tout redevient chaleur.



Dans la boue et dans l'eau
les mains perdent leurs doigts.
Le Hoyoux les emporte
au-delà des gués, des désastres.
Et dix anguilles naissent
de la bouche du nageur
qui jadis traversa
lac glacé, lac Enol.



Escamote la main gauche.
Les cinq doigts ceints d'anneaux
ne saisissent que l'air
— écume, poussière ou cendre —.
Et les doigts à la volée
cherchent à perdre haleine
globe de terre, univers.

R u s s e l l E d s o n

Poèmes

Traduits de l'américain par Régis Fabbro.

L'automne

Il y avait un homme qui trouva deux feuilles et revint à l'intérieur les montrant à ses parents et leur disant qu'il était un arbre.

Sur quoi ils répondirent alors sors dans la cour et ne pousse pas dans le salon tes racines pourraient abîmer la moquette.

Il dit c'était pour déconner je ne suis pas un arbre et il laissa tomber ses feuilles.

Mais ses parents dirent oh tiens c'est l'automne.

Une pierre n'appartient à personne

Un homme tendit un piège à une pierre. L'attrapa. En fit sa prisonnière. La mit dans une pièce sombre et y monta la garde pour le restant de ses jours.

Sa mère demanda pourquoi.

Il dit, parce que je l'ai capturée, parce que c'est la prisonnière.

Mais enfin, la pierre est endormie, dit-elle, elle ne sait pas si elle est dans un jardin ou pas. L'éternité et la pierre sont mère et fille; c'est toi qui vieillis. La pierre ne fait que dormir.

Mais je l'ai attrapée, maman, c'est ma conquête, dit-il.

Une pierre n'appartient à personne, même pas à elle-même. C'est toi qui t'es fait conquérir; tu surveilles le prisonnier, c'est-à-dire toi-même, parce que tu as peur de sortir, dit-elle.

Oui, oui j'ai peur, parce que tu ne m'as jamais aimé, dit-il.

Ce qui est vrai, parce que tu as toujours été pour moi ce que cette pierre est pour toi, dit-elle.

Un homme qui écrit

Un homme avait écrit *tête* sur son front, et *main* sur chaque main, et *pied* sur chaque pied.

Son père dit, stop stop stop, parce que la redondance est comme avoir deux fils, ce qui fait deux fils de trop, tout comme dans le premier exemple qui fait un fils de trop.

L'homme dit, puis-je écrire *père* sur père?

Oui, dit le père, parce qu'un père est las de supporter tout tout seul.

La mère dit, moi je m'en vais si tous ces gens restent à dîner.

Mais l'homme écrivit *dîner* partout sur le dîner.

Quand le dîner fut fini, le père dit à son fils, tu veux bien écrire *rot* sur mon rot?

L'homme dit, je vais écrire *Dieu bénisse tout le monde* sur Dieu.

Les philosophes

Je pense, donc je suis, dit un homme à qui la mère frappa rapidement sur la tête, en disant, je frappe mon fils sur la tête, donc je suis.

Non, non, tu n'as rien compris, cria l'homme.

Alors elle le frappa de nouveau sur la tête et cria, donc je suis.

Mais non, pas comme ça; tu es supposée penser, pas frapper, cria l'homme.

... Je pense, donc je suis, dit l'homme.

Je frappe, donc nous sommes tous les deux, celle qui frappe et celui qui se fait frapper, fit la mère de l'homme.

Mais à ce stade, l'homme avait cessé d'être; étant inconscient, il ne pouvait pas penser. Mais sa mère pouvait. Alors elle pensa, je suis, ainsi que mon fils inconscient, même s'il ne le sait pas...

L'épidémie d'hémorroïdes

Ils tuent le singe de l'homme parce qu'ils pensent qu'il a infecté le voisinage avec ses hémorroïdes.

L'homme trouve que le singe est trop bon pour être gaspillé, même s'il n'y a assez de singe que pour faire une seule botte.

Alors il se confectionne une botte et l'appelle sa botte de singe.

La botte lui rappelle son singe; la fourrure autour est exactement comme la fourrure de son singe.

Mais pourquoi pas? pense-t-il, n'est-elle pas faite de ce singe dont la fourrure était la même que celle autour de la botte?

Mais puisqu'il n'y a qu'une seule botte, il décide qu'il va devoir soit se faire amputer une des jambes, ou alors se faire confectionner un chapeau à partir de sa botte.

Il décide qu'il va se faire confectionner un chapeau à partir de sa botte parce qu'il n'a qu'une seule tête et qu'il ne devra pas se faire amputer une de ses têtes.

Mais une fois la botte transformée en chapeau, il ne sait plus s'il doit l'appeler sa botte de singe ou son chapeau de singe.

Le chapeau lui rappelle une botte qu'il a eue autrefois.

Mais pourquoi pas, pense-t-il, n'était-ce pas une botte au départ?

Mais cette botte lui rappelle un singe qu'il a eu autrefois.

Et pourtant, pourquoi pas? pense-t-il, n'est-elle pas faite à partir de ce même singe auquel elle lui fait songer?

Il ne sait plus quoi penser.

Pendant ce temps, l'épidémie d'hémorroïdes continue à se répandre...

Le sculpteur

Pour Donald Hall

Il y a un moment où les morts, qui ne sont pas encore tout à fait détachés de leurs os, ont une sorte de boue savonneuse en guise de chair. Il faut savoir attendre cette maturité spécifique. Elle dépend du sol, de la période de l'année...

Le meilleur moment pour creuser est lorsque point l'aube, le sol mouillé de rosée, l'air de brumes. Quelques corbeaux croassent alors, et les mouettes crient. Ils sentent le déterrement. Ce qui pour moi est du travail est pour eux de la nourriture.

Une fois déterré, je découpe de la chair les habits moisies, attentif aux tissus délicats, aux seins des femmes, aux organes génitaux des hommes, qu'ils ne se soient pas détachés ou déformés.

S'il s'agit d'une personne obèse, j'en retire des poignées de panse. Je termine en lissant bien tout, et je creuse un nouveau nombril avec mon doigt.

Je pince et je serre, selon l'humeur. Si ça me prend, je peux transformer un homme en femme, une femme en homme !

Une fois, j'ai changé un homme en enfant, en enlevant certains os. Le résultat était moins que de la vie, pourtant plus que de la mort ; c'était de l'art...

C'est comme ça

Il y avait un homme qui avait trop de moustaches. Cela débuta avec celle de sa lèvre supérieure, celle qu'il appelait la normale.

Il disait toujours, celle-là, c'est ma moustache normale.

Mais alors, il prenait une autre moustache et la mettait par dessus sa vraie moustache en disant, celle-là, c'est l'anormale.

Alors, il prenait une autre moustache et la mettait par dessus les deux autres et disait, celle-là, c'est la normale.

Et puis une autre par dessus les trois autres, en disant, celle-là c'est l'anormale.

Et après plusieurs autres couches, on lui demandait pourquoi il voulait avoir tant de moustaches normales et anormales.

Il disait, ce n'est pas que je le veuille, c'est juste que c'est comme ça...

Alors il arrachait toutes les moustaches. Il faut bien qu'elles se reposent, murmurait-il.

La première moustache, dont il pensait qu'elle était vraie, ne l'était pas.

Nous lui avons fait remarquer que nous pensions que sa première moustache était vraie.

Elle l'est, dit-il, toutes mes moustaches sont vraies; c'est juste que certaines sont normales, et d'autres anormales; c'est juste que c'est comme ça...

L'ange terrible

Dans une crèche, une mère n'arrive pas à sortir son bébé de son berceau. Le bébé, il s'est transformé en bois, il est devenu une partie de son propre berceau.

La mère, elle crie, penchée, un pied levé comme dans un mouvement pour courir vers la porte, alors qu'elle entend la voiture de son mari dans l'allée; mais elle ne peut pas, la moquette la retient...

Son mari, il l'entend, il veut se précipiter vers elle, mais il ne peut pas, la portière ne veut pas s'ouvrir...

La femme, elle n'appelle plus, elle a été prise dans la moquette, en est devenu une partie; un morceau de moquette en forme de femme penchée, un pied levé, comme pour courir.

Le mari, il ne se débat plus pour courir vers sa femme. Comme s'il dormait, il s'est fait tirer vers l'intérieur du siège de sa voiture ; un homme sculpté dans le tissu.

Dans la crèche, le bébé en bois fixe de ses yeux de bois les derniers rougeoiements du soleil couchant, alors même que les ténèbres qui se forment à l'est commencent à rejoindre les ombres de la maison ; les ténèbres qui s'élèvent de la cave, coulant d'en-dessous des meubles, suintant des fissures du sol... Les ténèbres qui se ramassent dans le coin de la crèche comme la présence de quelque chose qui a toujours été là...

T a m á s J ó n á s

Poèmes

Traduits du hongrois par János Lackfi.

La vitre est déjà grise

La vitre est déjà grise, mais transparente encore,
en bas des flocons de neige collent à la surface des flaques
et du balcon d'en face c'est un vieux
qui regarde la terre
depuis une demi-heure.

Les restes de l'automne pourrissent
sous la couverture protectrice de la neige,
un chien flaire son excrément fumant,
un petit gars pisse,
dessine dans la neige.

L'hiver opère le monde.
De la bave et de la fiente qui dégoulinent de la gouttière,
notre calorifère à gaz, la chambre étroite
(troisième étage) et le silence me donnent le vertige :
c'est dégueulasse.

Le tramway infini

J'imagine ce tram, je monterais vers sept heures le soir,
j'aurais un sac en plastique, rien de secret dedans,
je regarderais la rue à travers la vitre, les gens qui montent,
qui descendent,
et je ne serais pas étonné du tout si le tram n'arrivait nulle
part, ou bien plutôt s'il arrivait partout,
en quittant la ville pour les champs, non, pas dans le vide,
mais sur des rails,
et je serais assis, je n'aurais ni faim, ni soif, ne pensant à rien,
à personne,
il n'y aurait pas en moi ces désirs ulcérés, ces blessures qui
dégoûtent.
Puis il commencerait à faire froid, les wagons tourneraient
vers le nord,
mais je ne m'ennuierais point, je ne serais pas mécontent,
le chauffeur ne m'intéresserait pas du tout,
ni les cuisses ouvertes sur du bas nylon,
ni les épaules de la femme assise en face de moi,
je regarderais les objets, les lumières, les vides tournoyants ici
et là,
je collerais mon visage aux vitres un peu sales du tram,
ne sachant plus ce qui est vrai, ce qui est faux, ce qui est ici,
ce qui est là,
et avant même que je reconnaisse l'importance de cette
incertitude,
je deviendrais tram moi-même, deviendrais roue qui tourne,
qui grince aux virages quand cela convient,
je délaisserais fidèlement mon siège tiède et
mon sac lourd de lait, de pain et d'eau.

Ce qui commence en se terminant

Il y a quelques jours, dans la rue, en rentrant le soir,
dans la chaleur légère qui m'enveloppait (comme une
chemise),
dans un état à moitié heureux (un mot pour dire :
inconscient),
un sentiment lourd a pris consistance, s'est condensé soudain
en moi.
Cela ne dura qu'un fragment de seconde.
Je me suis arrêté au carrefour,
derrière les voitures garées tout au long de la rue Molnár,
humant la fumée des fiers moteurs,
regardant la lune en coin, écoutant tomber des fenêtres
des maisons aux murs salis les bruits métalliques des repas,
tenant ma serviette d'une main fourmillante, fatiguée,
ignorant pour un moment ce qui s'était passé toute la
journée
et quel chemin je voulais prendre.
Tel un poisson retenu par l'hameçon,
j'ai fait halte, dégagé, sportif, à mon aise,
comme un touriste qui partirait à gauche, à droite,
histoire de visiter une église, un château,
de chercher peut-être un resto.
Eh bien ! je me suis arrêté et crois-moi, tout-à-coup,
juste un bout de temps, je pensais que ce n'était plus la peine
de partir.
J'étais surpris de sentir à quel point mon cœur est un organe
nerveux et inquiet, plus encore à quel point il est vide.

Et même dans tout ce vide, il n'y avait plus de place pour
personne.
Il ne s'agit pas de toi ou de quelqu'un d'autre que j'ai aimé
avant
ou que j'aimerai plus tard, non, plus de place même pour
moi-même :
ce cœur bat en moi, mais pas pour moi.
J'aurais pleuré si cela avait duré
plus d'un instant, mais rien, les larmes
n'ont pas eu le temps de quitter le sac lacrymal.
J'ai fait un pas. J'ai même fait balancer ma serviette,
comme pour jouer, en disant : ben alors, c'était quoi ?
j'ai tourné les talons, j'ai regardé l'asphalte où j'avais mis les
semelles,
mais rien de spécial, il n'y avait rien à cet endroit.
Ce qui m'avait saisi m'a aussitôt lâché.
Et ce jour-là, aucun événement désagréable ne survint,
un soir mince et léger est arrivé.
Je suis retourné chez moi très vite, j'ai souri à toi, à notre
petit garçon.
Ce qui m'a frappé, sans m'avertir a disparu,
mais, en se terminant, a commencé déjà.

Carmelo Virone

Yolande aujourd'hui se marie

Yolande aujourd'hui qui se marie à Schaerbeek sous la pluie
dans ce pays de rêve humide où il faudra neuf mois de pluie
pour accoucher d'un jour soleil

sur la colline des épaules

yolande en tailleur gris et son mari tout neuf sous le para-
pluie rayé rouge et bleu sous le plafond doré de la salle des
mariages et le cortège des amis sourires blancs sur les peaux
bleues et la cohorte des fantômes qui portent loin la traîne
blanche de sang séché d'os de larmes jamais taries de sper-
mes assassins jusque Nyamirambo jusqu'au quartier d'en-
fance et les perles dans les cheveux

grise leur eau comme un mystère

voulez-vous? non, pas oublier mes enfants massacrés et blan-
chis dans la fosse, ni leur père joyeux et doux qui me pro-
tégeait moi aussi tant qu'il a pu échapper aux machettes ni
tous les miens, ni tous les autres et

leurs sourires translucides

les oiseaux de mauvais augure et leurs voix de sarcasmes qui
s'échappaient de la radio, déployaient leurs ailes sinistres
innombrables dans le ciel lumineux pour aller déposer dans
chaque maison des collines des promesses de meurtre et les
hommes alors reprenaient

un verre d'alcool

voulez-vous ? non, pas accepter la loi de pluie d'argent où se noient les désirs, non plus la loi de fer d'airain que forgeaient les curés pour entraver la danse, la loi de plomb fondu coulé dans les oreilles, et nos chansons ne sortaient plus de nos bouches qu'en bruits de casseroles et le tambour des veines ne battait plus qu'à peine sous les trompettes du jugement

dernière java des squelettes

les marabouts faisaient des cauchemars se pendaient au bout des ficelles les antilopes étaient ivres de tourner sans fin sur elles-mêmes pour rattraper leur cœur qui s'échappait les chiens sauvages avaient des peurs d'agneaux les arbres se recroquevillaient au creux de leurs racines les toupies creusaient des cratères dans le crâne des enfants quand commença le grand massacre

des hommes qu'on appelait cloportes

voulez-vous ? non, pas renoncer : dénoncer expliquer renouer retrouver la peau sous le cuir l'enfant dans le tueur la fiancée oubliée des viols jeune fille au parfum de mangue le plan de la maison les cahiers d'école la place vide au creux du lit en tracer les contours poursuivre le chemin de la mort aux mots qui délivrent

nous avons tant grandi que beaucoup pourraient confondre
nos yeux et les étoiles

Carmelo Virone

disait le poète Apollinaire au mariage de son ami
André Salmon le 13 juillet 1909
dans la ville pavloïée de couleurs cocardières
mais c'est yolande qui se marie
aujourd'hui
14 juillet 2001
jour de fête nationale française
dans la capitale belge et son drapeau de pluie
sept ans après l'opération turquoise
le vent se lève il faut tenter
de sauver l'intérêt national
disait alors dans son jargon de troupe
la mission humanitaire
le vent se lève disaient les commanditaires
de la mission humilitaire

et je n'ai pas entendu l'ami Apollinaire
(pourtant personne n'était ivre)
continuer tout seul son discours dans la salle des mariages

... l'amour qui emplit ainsi que la lumière
tout le solide espace
entre les planètes et les étoiles...

mais les silences de yolande et son mari tout neuf
terribles silences bruissant de mots fossilisés par le malheur
qui s'ébrouaient pour demander paix justice fraternité

voulez-vous ? oui, épouser demain

(Extrait de *Femme avec enfant entourée d'animaux*, poème à
paraître en 2002 chez Syllepse, coll. Libre Espace.)

E d d y v a n V l i e t

Poèmes

Traduits du néerlandais par Rose-Marie François.

Nuit noire

Nuit noire. Nulle trace, dans une chambre.
Disparus entre la jupe qu'on enlève
et le volet qu'on ferme.
La tendresse est presque insupportable.

Parler est inconvenant. Nous en avons convenu.
Le parfum d'une figue finement frottée :
nulle autre bouée n'est admise.
Le manteau de la cheminée me lâche.

Je m'approche. Touche-moi.
Touche-moi d'un seul ongle nu.

Hiver à Bossut

De la lame acérée de ses ciseaux
le vent caresse les poils des chevaux,

les prend dans une boucle autour des barbelés
et, d'un souffle sur la rosée, les recouvre de verre.

D'une voix claire, chantante, la flaque
répond aux coups de bâtons des enfants cruels.
Ces tons rejoignent dans les aigus
nos pas qui sonnent sur le chemin creux.
Un chœur. Le visage tourné vers le pic du clocher.

Ni poussière ni boue autour de la battue.
Les étrons fument. Leur puanteur non frelatée
nous mène, dans notre quête inassouvie,
vers une chaleur inconnue, inouïe.

Le lièvre

Mon pas était lourd. La terre,
grise et grasse, m'attirait à elle.
Inquiétant, mon manque de résistance.

Pommes de terre arrachées, blé vanné.
Branche arrivée à sa dernière feuille.
La vie semblait avoir quitté les collines.

Elle était tout entière dans les muscles
du lièvre. Dans son approche, son élan qui,
une fois pris, ne faisait que s'accélérer,
comme poussé par une rafale de vent.

Allait-il tomber dans un piège ?
Sort du nomade solitaire, chassé
jusqu'aux étoiles qui portent son nom.
Je priai, sans savoir qui ou quoi.

Pour en arriver à une description

Pour en arriver à une description.
Cherché la couleur et commencé par là.
Tandis qu'elle parlait et se tenait presque
à côté d'elle-même. Double image : de bleu
et de nu vêtue, les deux confondus.

Puis la forme. Comparée à tout
ce que la langue offrait de possible.
Gardé le doux, biffé le froid.

Après un long arrêt, repris la tentative.
Partant du plafond qui, par ses fines fentes,
baissait les yeux sur nous jusqu'au geste
interprété à tort comme un attouchement.

Pour en arriver à une description.
N'ai gardé rien d'autre que la lumière tombée
sur la porte, avant mon entrée dans la chambre.

Cour intérieure

Dans la cour intérieure où l'on pouvait prévoir
aisément des roucoulements de colombes,
j'ai entendu un sifflet qui, en se détachant
de la triste pluie glacée autour de nous,
laissa supposer le printemps.

Nous avons levé les yeux. L'oiseau s'est tu.

Lui, qui avait enfilé les saisons
seul dans sa cage, ne croyait pas plus que nous
à la réversibilité du temps, et pourtant

son sifflet a retardé un peu notre départ.

L'armoire

L'armoire craque. Les vêtements ne sont pas d'accord.
La mainmise des saisons les contrarie.
Le lin d'Italie supplie qu'on le laisse marcher,
asservi aux bottes, sur un sentier glacé. Pour sentir
l'improbable : le vent d'Est qui le rapproche des fourrures.

Le manteau d'hiver interroge de fins foulards sur la sensation
d'être, léger, décoloré par le soleil.
Dans l'obscurité de l'été, il se demande conseil à lui-même.
Ce qui lui manque, c'est l'odeur de qui le porte.

L'armoire craque. Personne ne l'ouvre pour
demander aux vêtements ce qu'ils désirent.

L'eau

Déniant la nature de l'eau
mes doigts formaient un bassin.
J'observais l'unité, les lignes de vie
qui se touchaient, le lac qui,
en mille fois plus petit, se répétait.

Sans égard pour les lois physiques
je te demandais de chercher tes lèvres
dans ce miroir et de dire quel baiser
les avait fait saigner, quel œil
ma paume continuerait à refléter.

Sans écouter le sérieux bavardage

des pêcheurs qui avaient connu la soif,
je t'ai promis à boire pour des journées,
je voulais dire : pour des années.

Mort

Toi, la mort, n'aie pas peur. Ne
traîne pas devant ma porte. Entre.
Lis mes livres. Dans neuf sur dix d'entre eux
tu es présente. Tu ne m'es pas inconnue.

Ne te moque pas de moi en m'apportant
des maux que personne n'ose nommer.
Ne va pas m'aliter avec les enfants baveux,
si vieux qu'ils ne savent que dire.

Ne me ruine pas en heures inutiles
passées dans les cliniques de luxe.

Essuie-toi les pieds et sois la bienvenue.

Naissance

On ouvrira un nouvel album, où rassembler
les heures de la merveilleuse énigme,
on aplatira l'émotion, filigrane
dans le papier, on donnera un nom
on trouvera un équilibre dans le chaos.

Le chemin n'est pas encore blasé.
Tout est fait pour nous étonner :
le bâillement mutin, le cri qui
réveille en sursaut la nuit, la jouissance
à petits poings fermés.

Les mots, encore inusités, dorment
sur les lèvres de l'enfant
et nient ce délit qui consiste
à décrire la mortalité.

M a n u e l S c h m i t z

J'habite la maison qui m'habite

Pelure de schiste, d'argile et de bois, bogue d'ombre sourde
où les saisons déplient leur étoffe.

Ma maison, ma demeure, ma belle demeure.

Mon clapier, mon bouge, mon gîte, mon cabanon se renverse
en moi avec des rires d'enfants au fond des couloirs.

Ma hutte, mon castel, ma bastide, mon pavillon se retourne
comme un gant, invite l'univers à s'y engouffrer.

Parfois nous coïncidons. Nous abouchons nos lézardes, nos
cicatrices. Nos toupies intérieures se conjoignent, immobili-
sant la balancier du flux et du reflux, au point exact d'équi-
libre où s'abolissent le temps, la pesanteur, les ombres et les
échos.

Parfois.

Ma maison est un vaisseau échoué dans la terre. Les nuits de
tempête, des craquements s'échappent de la quille, se bous-
culent à flanc de carène, courent le long des mâts. La forêt
des cordages s'échevelle. Les voiles, encore assoupies, se met-
tent à respirer, à ondoyer, comme une panse dilatée fouettée

de sifflements égarés. Elle se rêve montgolfière, cerf-volant, feuille morte, bulle d'air traversant les plis de la vase.

Le matin, au réveil, tout semble inchangé, mais je me retrouve souvent au sommet d'un arbre de la colline voisine, le drapeau du lit claquant comme un drapeau sans hampe.

Et tout est à recommencer.

Ma maison est un escargot renversé sur le sol. Sa coquille a pris racine, s'est lignifiée pour donner naissance à la spirale de l'escalier central. Sa chair s'est retirée en lui, sécrétant bientôt cloques, écailles, torchis, écorce et appendices divers qui, en s'ordonnant, en s'étageant, ont prêté à mon espace de vie sa conformation initiale.

Ma maison a connu de nombreuses mues, renouvelant ses téguments, carapace, derme et pelage.

Elle a bu la pluie et l'ombre par tous ses pores, elle a plongé ses racines dans les poches humides du ventre de la terre, elle s'est étourdie de chaleur et de lumière, elle s'est drapée de vent.

Ma maison m'a dans la peau.

La cave se compose d'un nombre presque infini d'étages, de puits et de galeries qui mènent au centre de la terre. Une lourde trappe de bois à deux battants y donne accès. Les premiers couloirs, larges et humides, abritent tout un monde nocturne et visqueux : larves, taupes, cloportes, lombrics, dont je perçois çà et là la reptation et les bruits de succion. La température augmente à mesure que les conduits s'étrécissent. Au bout d'un moment, un battement régulier et apaisant anime l'obscurité. Ma taille diminue, mes vêtements fondent, les mots se liquéfient. Je flotte et m'évanouis.

Quand je rouvre les yeux, je suis dans ma baignoire, dans une grande flaque de lumière. Je ne sais plus qui je suis.

C'est le premier matin.

Ma maison, mon abri, ma délabrée.

Certains jours de jeûne où je me suis contenté des bienfaits de l'eau et du vent, où j'ai blanchi mes os à la chaux, le toit et le grenier desserrent leurs fibres, gagnent en transparence et en légèreté au point d'être traversés par les nuages, les vols d'oiseaux et les poussières de soleil.

Certains jours.

Les cloches sonnent, les nains piaffent sous les portiques, battent la chamade, boivent de grandes goulées de vertige, tournoient autour des cassolettes et des braseros. La tribu arrive, à cheval, à vélo, en ordre dispersé, là-bas au bout de la sente, précédée d'un nuage de feuilles, d'oiseaux, de poudre de vanille et de clameurs. Franchit la muraille de clayonnage, longe l'étang de miroirs où s'abîment la brise et les nuages éperdus, traverse le jardin, balancelles, balançoires, échelles de corde, palissade d'orties, épouvantails et outils oubliés.

Chacun a apporté sa maison. Il faut abattre des cloisons, élargir portes et fenêtres, soulever des pans de mur, accoler des apprentis pour accueillir les rêves et les gestes de la horde.

Le nains brassent d'immondes potions dans les baquets de la cuisine, envoient des messages à l'autre bout du monde par la gorge noire du cabinet, se grisent de cris sur les rampes d'escalier, titubent sur les matelas.

Les géants oublient leur taille, ouvrent les tiroirs de mots, plongent dans la rivière de draps et de jasmin de l'armoire, libèrent le passé assoupi dans les coffres. La vaste table se couvre de brouillard où ils échangent leurs osselets, leurs labyrinthes, leur peur du noir.

Les lumières s'éteignent, les paroles s'évanouissent, la tribu est partie.

Je suis assis au centre de l'infini, dans le vide de la pièce. Les escargots jouent aux échecs sur le plancher. Les galets ont absorbé les démons qui écrasaient leurs faces contre les fenêtres de la nuit. Le temps évanoui dans les objets s'évapore lentement.

Je ne suis qu'un rêve, le rêve de la maison qui m'habite.

A m a r i H a m a d e n e

Poèmes

Mano Negra

Cette année-là...

sur les torses huilés des baigneurs ivres
comme sur un bibelot déconcertant, on
croyait lire de très anciennes superstitions.
Quelle attitude originelle leur ébriété
pénétrante simulait-elle ?

Tu disais : « Il y a des dangers d'évasion les
jours de crachin. »

Cette année-là, les hirondelles criaient.

Pourquoi a-t-il fallu que des statuettes molles
te séduisent ? Tout était muré dans une sorte
d'attirance oblique, sans fracas. L'inattendu
t'a empoigné dans la demi-pénombre, t'a
distrain.

Comment raconter la suite d'un passé
dévorant ?

Depuis cette année, la douleur lourde sourd
dans ma gorge, grogne comme un chien en
boule qui fait un rêve rugueux.

Depuis toi, la mort n'est plus qu'une fiction.

Per sonae

Je ne sais pas à qui parler.
Ces gens-là ne savent même pas de quoi je parle.
Leurs balustrades ne sont que feintes,
simplement des bottes plaquées contre ma face.

Ils n'utilisent pas de tons.
Mieux, ils fournissent des alibis de quarante ans.
Ils périssent...
Ils périssent à administrer des budgets lourds,
tout ce qu'ils interrompent dans mon attention
et que je ne dois pas assigner à résidence.

C'est pourquoi, ils se taisent de mon entourage,
osent à peine éternuer au téléphone
et s'ils lancent un mot, ils en ont dit toujours deux.

Ils désignent de leurs doigts coincés
tous les trous béants de leurs bouches ouvertes
avant toute chose...
pour que mes yeux ne feignent jamais de les voir
Et pour cela, préfèrent
ce qui n'a rien qui ment ou qui mort.

Ils vont et reviennent les bras ballants,
autour de moi
où en passant toujours ils m'interrompent.
Et quand ils me regardent,

et s'ils me regardent,
ils ne m'adressent que des petits mots privés de sens.

Je ne sais plus à qui en parler
parce que ces gens-là
ne savent même plus si je parle, craignent mes lèvres.

Ils tirent... Ils tirent à brûle-pourpoint.
Ils tirent Parti de moi
à la faveur de leurs postes avancés loin des casernes.
De la résignation avant toute chose...

Et pour cela, préfèrent la matraque
qui n'a rien qui tait où qu'elle tue.

En guise de fleurs

Un frangipanier en fleurs
Partout par terre des pétales
Nous... Et un grand lac aussi
sans algues
Surtout pas de sangsues.
Du sel au cas où...

Et puis un paysage,
un prétexte pour s'asseoir.
Pas de banc. Juste partout,
par terre des pétales.
Et nous. On dirait
des petits bouts de silence
découpés, étales.

Et dans nos têtes,
une histoire de chemises
qui commence.

Mais soudain, un oiseau
rare. Nos index dans les airs.
Un paradisiar, gorge d'acier
en parade.
Comme dans le dictionnaire.

Ensuite des rêves.
Une balançoire. Des jours.
Des soirs. Et toujours nous
deux. Pourvu que cela
ne devienne pas interdit.

Et par-delà tout. Toujours
nous deux. Jamais la mort.
Avec des lucioles confondus.

Les mille et une

Dans le désordre,
une médina jetée sur le sort de son oued
Ses bousbirs
analogues aux culs-de-sac à angle droit, et puis...
les banques de l'Orient mythique,
les cliniques polyvalentes où des chattons
chaque jour
ouvrent les yeux sur leurs premières souffrances
et sur
tout un continent qui joue à marcher dans la poussière

Dans l'ordre,
les marchés aux poissons,
le bazar aux gazelles empaillées,
des peaux de serpents qui sèchent aux barreaux
des moucharabiehs,
des tissus enfantins pour des femmes altièrès, et puis...

tout le bric-à-brac quotidien, infernal,
les piments rouges,
les aphrodisiaques pour des ménages à quatre femmes

Et tout qui brusquement
se laisse mouvoir par le sable
l'or d'Ali Baba que l'on ne voit pas
dont on ne voit que les quarante voleurs
et sur lequel
tout glisse et se délite, et où
la cupidité des hommes
étend aussi chaque jour le fruit de ses rapines interdites.

Mais surtout
toutes ces femmes qui n'ont plus langues
closes mystérieusement
et qui regardent
et ne savent que regarder par-dessus leurs tchadors
sans jamais laisser percevoir leurs sourires

Craignent-elles vraiment danger d'elles-mêmes
ou se laissent-elles seulement obéir
à la suprême volonté — la suprême d'Allah ?

L'été algérien

Ô Algénéralités !
Il y avait tout à purger dans la baignoire de nos corps

L'intuition y était déployée
 jusqu'aux bouts apprivoisés de nos sourcils
précise
 (qui s'en souvient encore ?)

du sourire de l'institutrice française qui lapait un cornet de glace (en bikini à son balcon), au basané boucher (en face d'elle) qui se délectait et dans la même attitude, se codifiait les dents d'un bâton d'allumette,

du tracé harmonieux de la main du conducteur d'autocar qui roulait subtilement une cigarette à son oreille, à l'été en rade, serviette à l'épaule et un parasol bricolé en planches, porté à quatre par des enfants



Direction la plage

Ô Algénéralités !

Il y a tout à ne pas oublier des souvenirs de nos corps

TOUT de ces belles années

précises

(te souviens-tu encore ?)

des coriaces balourds en lunettes noires, aux gringalets se baladant en Hi-fi sur le tansad des motocyclettes,

du clebs de la fausse blonde, qui pissait au pied de chaque tonnelle sur la plage, à la tête brûlée du jamaïcain en dreadlocks qui se bronzait jusqu'au coucher du soleil,

des rasoirs tondeurs de la canicule qui fumait le méchoui dans nos têtes, à l'irritant stridor des cigales derrière les meubles des chambres d'hôtel,

et de la mer, te souviens-tu encore ? (le seule réalité là dedans) et de la mendiante à la porte de la mosquée qui méditait en faisant la sieste sur son haïk emballé en coussin, te souviens-tu encore ? et des moustaches noires du saltimbanque qui nous lorgnait dans le rétroviseur de sa Peugeot noire, te souviens-tu encore du tatouage à son bras ? « Toi + Moi = Toujours. »

Olivier Coyette

Vivre évadé, extraits

*À Jacques Radoux, à Dawit, et à tous ceux
dont le sort est incertain dans les centres
fermés de notre honteuse Belgique.*

Un instant
quelques fougères ont tremblé
dans cet immense écho du seuil
dans les brisures de toutes les heures d'avant
dans cette énorme fixité tendue

Et nous riions
c'était le sel et la couleur de l'ambre
c'étaient les nouvelles pluies les étincelles

Quelque chose cogne au bout de ta tête Louis
Tu t'en moques, dis ?

Un instant
quelques fougères ont tremblé
Pas bien loin de nous mais comme à distance
Et nous nous tenions debout prêts à
vider les lieux car cet automne
Nous aussi nous franchirons les ravins qui
Nous séparent du ciel

Voilà notre idéal
Et pourtant nous restons

Un instant
Mais déjà les fougères déchirées
nous ont refusé leur pardon
Et cette cerise ou ce noyau qui cognent
à l'intérieur de ton crâne
tu en prends plein la tête et tu souris, Louis ?
Quoi fait que tu te foutes de tout ainsi.

C'est une apostrophe.

Ensuite il y eut le vent,
et c'étaient des érables,
qui enregistraient ça puis demeuraient vivants.
Nous autres nous étions feuillus,
herbeux, tachetés de veinules,
de sacs, de branches, de loques.
Nous étions velus, sans poussière, écarquillés,
tendus, acclamés comme des cyclistes, nous étions
dans la progression aurifère de notre sang
très blanc.

Deuxième époque.

C'est l'âge où tout a lâché.
Rien ne demeurerait mais aussi cette manie
de vouloir circonscire le bois !
Les rondins de nos huttes sont partis en forêt
et Mélanie était dévêtue sous le vent
quoi qu'il en soit
Voilà
le résultat.

Plus de fougères !

L'herbe était comme une vaste nappe ombragée,
receleuse de bienfaits et de crimes,
de marqueurs sournois et doux.
L'herbe était plate, très tôt lissée par le souffle
entiédi des aurochs, des lions fous et des chiens.

Plus de ruisseaux, plus de rivières.
Seule une aridité de tout-terrain
Et le désert, qui progressait

(Parfois, la ponctuation est approximative
Il faut un peu ajuster le tir
Hier je voulais aller au cinéma
Et puis en fait je me suis endormi)

Mais cette récréation, elle s'achève !
Mais ce grand texte fou il est ourlé
comme une vieille guenille

Réparez-moi !
Réparez le trou dense qui découd tout
mon pantalon !

Mais on pourrait aussi bien marcher nu.



Plus tard le même jour

Balafrés par la vie,
nous errions dans les rues sans consistance,
livides et comme amorphes,
insufflés d'une force cosmique,
qui dénaturait les rapports entre les gens.

Mais baste,
nous sommes déjà demain.
Les idées rôtissent sur le gril
ainsi que le vin qui rougit dans l'espoir
d'éclairer un peu plus nos matins.

Oh je regarde ta joue
qui s'empourpre et la mienne,
et elles sont sœurs.
Demain dans les branches il y aura aussi
cette éclosion, cette explosion,
et nous serons défenestrés.
Je cherche mes mots à moins que
ce ne soit l'inverse et
qu'ils me parviennent un peu trop
vite
Je n'ai le temps de rien noter
De rien fixer
Car ma parole balbutiante
balbutie ses incantations
dans la nuit ferme et musclée.

Dans la nuit ferme et musclée
Je promenais ma silhouette

déglinguée,
et j'ânonnais des mots appris
depuis l'enfance, des comptines et des fables,
et des chansons à boire
pour apaiser ma gorge sèche
aux mots trop durs

Avec des mots je colmatais des mots
et puis je tus le son, et demeura
le rythme.
Taper des mains, taper du pied,
les sourcils sont vogueurs,
ils voltigent,
et regarder le ciel apaise
l'âme en détresse ou en paresse
c'est toujours le même regard
dans lequel s'imprime le désir de quitter.

Troisième époque.

Je trace des frontières entre les minutes qui passent
pour qu'elles s'arrêtent et qu'elles écoutent
le délire de ma journée.
Ainsi tout à l'heure je voyais
une demoiselle fort belle qui devisait avec
un homme qu'elle devait aimer
j'ai su ça en voyant la façon qu'elle avait
de le regarder
Et pourtant elle m'adressa plus d'une fois
son beau regard
Droit dans mes yeux elle vint planter de ses
beaux yeux aventureux
une envie de l'embrasser ou plus simplement de lui dire
que j'aime beaucoup son sourire.

Mais baste,
le lyrisme guette et ce n'est point sur ce terrain
que je veux construire mon chemin,
car la route il faut la tracer
et la vie pourrait me tenir rigueur
de ces petits attardements mineurs.



[...]

Mais laissons cela,
car mon cœur, assombri par ces funestes propos
oublie trop souvent de battre et cette fantaisie
pourrait me coûter la vie

Donc il y avait trois princesses
qui dansaient et le matin et le soir

et qui étaient très belles
mais leur mère une femme cruelle
voulut les marier au bûcheron barbu du comté
et

il n'y a pas de suite à cette histoire
car tous les contes pour enfants sont des ruses barbares
pour tenter de persuader les têtes blondes ou brunes ou
noires
que le rêve n'est possible que dans les histoires

Et moi je fais de cette profession de foi
l'axe majeur de ma vie,
que je consacrerai au prix que cela coûtera
aux histoires et à la rêverie

(Le jour tombe en ce moment
dans quelques instants il fera nuit
Déjà j'écris à la lueur de la lampe
du travail sur la table gâche ma rêverie)

Et comme aujourd'hui il fut difficile
d'écrire



Le ciel lustré immense
donne au jour nouveau sa dimension factice
de bois poli pour l'amour de part et d'autre du lit
Le jour nouveau n'annoncera rien d'autre que le
recommencement du temps
— qui s'était arrêté un petit peu,
la nuit,
entre deux averses —
Le jour, la lumière et l'océan verbier, verbal,
verbageux (comme on veut), tout ça,

l'écroulement vertigineux des ventres emphatiques,
des joues gonflées, des pupilles rouges de désespoir,
tout ça, c'est fini. Goodbye la nuit
et voici du pain, du fromage, un peu de liquide rouge
pour faire passer la pâtée.
Et voici de nouveaux yeux couleur de menthe,
quelques fleurs cueillies au coin de la prairie,
et des enfants de sel.

Voici le cœur de la mer, cet horizon létal.
Voici le sang battant des plus vaillants aventuriers,
et toute cette onde qui ronge les tréteaux
de ta folie dans les entrailles du cerveau

(Un oiseau démultiplié
s'empare dans le jour naissant
d'une mélodie du bonheur
Ailleurs des supporteurs
de jeu de pied télévisé
hululent à s'en faire péter
pour communiquer leur ardeur
à se taper sur le nez)

Je suis assis dans le matin
écrivant sur une table en osier
des mots vite tracés sur le papier et qui bientôt
seront ordinateurisés

Et la voile est large, et l'horizon est vaste
comme le père des plus beaux ciels
cette envie de livrer la parole naît peu à peu
et va surgir, jaillir, exister et féconder
La terre arable de la page car
toute blancheur appelle l'outrage
Et cette encre est aussi une façon de signer
la défloration des idées trop simples
Voici encore du pain, de l'eau, du vin,
les ingrédients pour alimenter la semence
Et voici aussi le chant du vent dans le bleu qui s'élève

Nous naissons dans les yeux des enfants
qui traversent les rues à larges enjambées
Nous naissons frigorifiés, et la mort nous rattrape
en hurlant. (Mais parfois aussi, elle oublie.
Georgette a vécu jusqu'à cent dix-sept ans et Maxime
jusqu'à cent).
Nous vivons de plus en plus vieux,
ayant de moins en moins de raisons de vivre
sur cette Terre de terre et d'eau, et d'un peu d'air
aussi, malgré le bouclier troué.

Nous vivons jusqu'aux confins de l'existence,
dans la méconnaissance du voyage comme du poème,
car la parole est sacrifiée au profit d'une grande geste
populaire infinitivée :
consommer.

Et si je parle aujourd'hui me mirant dans
l'abomination de la ville au jour levé plein de camions,
et si je dis que le chant de l'oiseau n'atteindra jamais
la beauté du verbe humain au cœur assassiné,
et si je profère toute cette gerbe de mots vivants,
c'est pour dire que j'existe dans le brasier,
frère de ceux qui marchent et qui espèrent, et leur souffle
est le mien, et leur joue est le rouge que je porte
en bannière, la flamme, la course, l'irrépressible
invention d'avancer.

(Tu craches les mots un peu trop vite,
il faut aussi mâcher, il faut surtout de la salive,
un liant naturel,
sois spontané — mais pas trop,
contrôle ton verbe déraciné !)

Le don, cette médaille portée en bandoulière d'un
cou d'oiseau, était cette larme fendue au mur

qu'était ton père, l'homme, le ciel aux mille visages. Après ça, le froid. Et nos naissances, dans l'anxiété. Bientôt, il faudra parler de la guerre, des atrocités sanglantes, de la censure rampante pourtant bien cramponnée, des harpons pour chasser le phoque. Et les chevaux du spectacle.



Et la vie était cet autre vase rempli comme un œil des promesses défaites, des nuits noires de gin, des veines encombrées. La vie était cet être en patience, cette flagornerie, toute l'immensité du rien. Là-bas dans les nuages, dans les forces en naufrage, venaient les coutures et les réparations de l'âme. Venaient les absinthes des serruriers, des gardiens de police, des hommes aux peaux blanchies.

Tout ce qui résiste, broyé par la bêtise, tué par la violence. Et cependant, non ! Et cependant courent toujours des survivants, bourgeons mal fagotés qui resurgissent du bois mort, qui font renaître l'arbre, et reverdir la vie.

La vie, ce vase brisé aux yeux sanglants, percuté par une pierre, la vie était cette misère partagée, et cette grâce, et l'incantation des offrants vers les plus vieux dieux.

Elle était aussi dans les yeux de l'enfance, la joue des femmes et l'épaule des maris, dans leur façon de porter l'enfant.

La vie, cet astre dévoré, était la bannière de tous les pauvres, les sacrifiés du Verbe, les repentants. La vie, flamme épaisse, calcinait les tignasses blafardes de nos peureuses chevauchées.

Mais voici de l'ordre ! Mais voici du nougat dur !

Dur à mâcher — tu t'y casses les dents.
La sentence appartenait à l'arc tendu, bandé, paré
des flèches de tes mots. Et de vergogne, un peu, quand
même.

(Je suis maintenant dans la nuit
très calme et très douce
Je vois les lumières orangées de la route
au loin trouer l'obscurité de leurs petits yeux de feu roux
Je suis à la campagne
Des chiens aboient, très calmes
Et il y a dans l'air comme un écho d'avion
Une mouchette se pose sur la page — je viens de la tuer)

La vie, disions-nous, cette vieille rengaine,
et le hangar pétri de songes avortés,
et les greniers de la vieille ferme sans cesse revisités,
les souvenirs d'enfance dans les champs, sous le bleu,
les sourires foisonnant, la douleur.
La solitude est porteuse d'écriture, elle enfante la flamme
qui fait dessiner, et les premières notes engoncées dans la
gorge.
La solitude, la mélodie de qui se trouve
enfin

(et c'est une rechute tabagique
— pourtant depuis longtemps abandonné
le tabac revient à moi comme un goût dense
de vieille semelle,
une compagne des jours de marche,
un parfum désiré —
en écrivant les premiers mots

Olivier Coyette

de ce petit ruisseau
je me suis dit
ça y est c'est parti
ça va durer longtemps
peut-être y a-t-il cause et effet)

Nous ne dormons pas
parce que le vide qui appelle
creuse plus profondément les trous d'âme en nous,
les absences de vigilance, les portes qui claquent.
Je ne parle pas de la réalité quand je dis Louis
et pourtant il revient près de moi s'asseoir
chantonne une berceuse puis un air d'opéra
peu connu mais très beau, puis il repart les bras
chargés de coquelicots

Nous ne dormons pas
parce que les vieux démons qui rôdent
sont nos hôtes et empêchent l'œil de se fermer
il faut parfois se replonger dans les vieilles bandes
dessinées et cependant le cri de cet oiseau il a
bel et bien traversé l'œil du temps, et je referme
la couverture cartonnée pour reprendre mon souffle,
mon voyage à bout de bras pendants, et la sueur coule

Voilà il s'agissait de la vie
Et nous ne dormions pas

P e r l e t t e A d l e r

L'ivre bleu, notes de marées

J'ai gardé de la mer
ce petit coin de quai
pour faire signe
à ceux qui s'embarquent

Narguer les amarres

Nonante noces
de papier
ce week-end
de Pentecôte

Les écrits
parcourent
plus d'espace
que les yeux
sur la page

La mer
affole ses falaises

Des alevins
se suicident
dans des chaussures
de mariées
trop étroites

Amarrer
se conjugue
comme
aimer à quai

Caveaux
de nos crues
ancestrales

Concessions
à
perpétuité ?

Errer
au niveau de la mer

Tenir à la main
nos souliers boiteux

Il semble que partout
des naufrages pullulent

Signe de navigation

Je suis
dans la fricassée
de poissons
cet œil voilé
oublié
par mégarde

Dans les cafés
des rives
surnagent
des rêves détremvés

Les sardines
en ont vu
des mers
et des saumures

Roulis
de l'eau de mer
dans nos cafetières

Ne pas répondre
au téléphone
quand on accouche
d'un saumon

Les vieux
quand ils plongent
relèvent l'épave
où dansent l'océan

Redessinant la mer
l'enfant
sue malgré lui
quelques tonnes
de goudron

Les voix
des marins
attirent-elles
les sirènes?

Frottons lustrons
nos ronds hublots

Baudelaire
l'a déjà dit

On voit mieux
à travers
une fenêtre fermée

Caresser de la main
la mer à marée basse

Renouveler
les mêmes caresses
sans eau

Vanité
des chaises longues
quand les jours
raccourcissent

Construire un pont
en espérant un fleuve

Rides
irriguées
de rituels

Croiserais-je un jour
la baleine bleue
dont la langue
à elle seule
pèse plus qu'un éléphant

Nous reviendrons
à nous
par mer

Perlette Adler

Mer peu agitée

le libraire

ressort

le K

de Buzzati

Le ciel

est bien dégagé

derrière mes oreilles

F r a n ç o i s W a t l e t

L'innocence perdue (extraits)

Abécédaire (ou entrée en matière)

Soit c'est un objet ludique, enfantin, pour apprendre à lire, soit un aperçu ou une collection congrue de rudiments. Léger, incomplet, il est moins prétentieux qu'un dictionnaire. En l'occurrence, il s'en présente un que voici, beaucoup trop partial, d'autant plus qu'il traite d'un thème trop vague et trop vaste, et vu qu'il lancine ou suppure insidieusement, le terme propre à son sujet ne serait-il pas, à inventer, recueil d'abcès ordinaires, à cause que le doigt posé dessus aurait salopé la plaie à tel point qu'une poche de douleur, turgescence, la remplirait désormais? A cette mauvaise pensée j'oppose, non sans outrecuidance, que le doigt en cause est un pont de lumière lancé de guingois pour relier deux îles de l'archipel des mots, le temps plutôt court durant quoi la plaie s'éclaire, où elle bée comme dans un rire. Cela donne donc une sorte de langage tout troué, d'une densité étrange, spongieuse, où chaque détail paraît d'abord, dans la pénombre, anodin, égaré, posé rêveusement, puis montre dans la lumière qu'il a été mordu et saccagé sans vergogne, comme par frustration.

Bouc émissaire

Ne courant sur aucune ligne d'horizon, n'utilisant aucun masque, ne se targuant d'aucune notoriété, celui-là, encore un sacré hurluberlu, nous défie, trop ordinaire, tandis que sous l'arcade du triomphe, sujette à l'usure, nous nous cognons aux symboles effrités. En quel honneur, pour quel quidam cet hommage? A qui offre-t-on pitance de gloire? A celui-là qui dit n'en pas vouloir? On ne l'entend pas bien sûr et on nourrit de force le mendiant, ainsi crève l'exilé, par l'angoisse qui brûle, bien commun à nous autres, les hurluberlus.

Corps du délit

Le produit de 46 chromosomes par un nombre incalculable d'imprévus donne pour résultat une personne en chair et en os, c'est-à-dire pourvue d'orifices et de contrepoids. Une personne, soit dit en passant, que vous auriez aperçue un soir qui se rendait seule à de mystérieuses invitations. Il se pourrait que ladite personne, dont le nom demeurera peut-être inconnu, ait quelque chose à faire dans certaine histoire qui vous hante à propos d'une absence, pareille à la trace laissée par un meuble disparu dans une grande pièce vide.

(le) Dernier repas du condamné

Qu'elle soit ingérée et digérée ou dirigée et encore digérée, l'âme du mythe est tapie sous l'apparence, d'où elle émet un flux qui nous parcourt, qui traverse nos abattis et dont l'eau nous vient à la bouche. C'est donc l'âme vomie de Tantale, où palpitent de tristes mensonges destinés à sauver une face :

la gueule à grimaces, la gargouille qui avale les pierres qu'on lui jette.

Enfer

Puisque grand crime et pardon se complètent, je les imagine qui animent en duo l'assassin dressé en mon for intérieur, l'assassin voyeur des crucifixions, où les larrons et esclaves sont vissés à l'atroce charpente et martelés de cailloux, en pleine lumière, sous les huées. L'autre qui pèse en moi, et s'y cogne s'il s'agite, l'espion barbare meurtri par les incertitudes, avec sa faute, sa grande faute, sa très grande faute personnelle, et avec le pardon qu'elle engendre, comme l'arbre de vie surgeonne, la clémence que l'ingrat innerve ou calcine, tour à tour rêveur ou brutal. Et tel crime est encore plus grand, dit-on : péché d'orgueil puni d'éternité infernale. Si à celui-là qui m'habite, il était dit : débarrasse-toi du crime, à quoi sert le crime ? Que répondrait-il ? Peut-être que l'enfer devrait ressembler furieusement à ce que nous connaissons déjà, ou alors quel criminel absolu aurait pu concevoir des tortures encore plus raffinées ?

Feu & Fumée

L'humain est prisonnier de l'humain, et l'humain qui s'évade enfreint la loi de l'humain. Ailleurs l'humain mémorise ce qu'on lui vola hier, en conséquence l'humain thésaurise l'à-valoir de ce qu'on pourrait encore lui prendre, tel est l'enfer que craint l'humain et qu'il attise : le brasier d'il n'y a pas de fumée sans feu d'où lui vient le message qui le calcine et le monumentalise en posture d'humain, lequel en l'occurrence se brise et s'englue. Une fois de plus l'humain accuse tout de

ses maux, car l'humain est cette personne et la personne n'est rien que ça : l'humain là dans son paradoxe continu.

Génération spontanée

Chacun, homme ou femme, pourrait avoir en soi, qu'il anime et qui le lui rend bien, une envie maternelle. A force de rythmes chacun bercerait, chacun nourrirait en amazone la p'tite merveille, l'emporterait sur ses grands chevaux. La p'tite merveille est dans la nature des choses, soit dans l'agilité de l'instinct, soit dans l'intelligence de la mémoire, ou encore dans l'espoir de progéniture. Elle tire le trait qui nous unit au flux de sang où trempent d'autres mêmes envies. Une mère rêve qu'elle partira loin avec un tout petit bagage, que là-bas, loin, avec un tas d'objets dépareillés, aux origines incertaines, peut-être nos vieilleries récupérées, elle fabriquera le bateau qui emportera vers le salut les survivants d'un malheur, dont elle-même qui fera deux voyages en un.

Honte & Humiliation

Tout rangé, nettoyé aux alentours : les murs, le miroir, le lavabo, le carrelage, les serviettes aux patères et le sourire éclairant sa figure plus jeune sur la photo dans la cadre redressé, tout à l'identique dirait-on, même le pain sur la table dans la cuisine, le pain que les brutes lui arrachèrent des mains, éparpillant les tranches par terre. Elle fut ensuite traînée d'une pièce à l'autre, saisie par les cheveux et tapée la face contre le bord du lavabo, ils lui renforcèrent du regard dans la tête et la transpercèrent d'esquilles. Qui pourrait soutenir sans ciller les fulgurances démantibulées dans les abîmes du regard ? Qui a frémi en voyant le désespoir dans l'œil de la victime devrait en craindre la contagion. Ce désespoir

déforme le visage, un visage qui boursoufle quelque chose qui ressemble à de la folie. Est-ce du cinéma, de la réalité? Parfois on ne différencie plus : c'est plein la vue ou pleine gueule, un sacrifice dont débordent secrets, aveux reniés qui font honte et humilient les voyeurs que nous sommes, et espérons-le, puisque le nième épisode de la série, encore capables de compassion.

Imprévoyance

L'enfant qui a joué avec le feu sans savoir se révolte contre la brûlure inopinée, tandis que chaque nerf atteint lancine le temps qu'il faille pour s'en souvenir. S'il la ressent comme une injustice, qui convaincra l'enfant que la brûlure le prémunit contre les futures expériences inutilement douloureuses? Or le gamin est assiégé par ce flux où basculent les reproches que lui oppose l'adulte rageur. Emportés en vrac ceux-là, sans bientôt pouvoir s'en souvenir, dans la tumulte intérieur d'où ils ressurgiront par surprise, affublés en chimère qui dissimulera le délitement des promesses dans l'étoffe des mots.

Je en personne

On a posé l'alternative qui est souvent un dilemme : être ou savoir? Sur les marches du désir une ombre s'élève, une seule personne en une multitude de disparus, une seule personne en une kyrielle de poussière. Une telle personne, qui se parle à elle-même, souvent surprise dans cette attitude qui fait rire, à chercher en soi de la poussière et des humains, la plénitude perdue de leur devenir.

Kaléidoscope

C'est un point névralgique où s'est logé le projectile, un point fécond sans gaspillage qui éclate en mille morceaux, et chacun est un reflet du monde. Nous sommes priés d'applaudir la performance. Par-dessous les images, on a étendu quelques paroles, légende en prose et en os, des mots englués, des brouilles de l'instant. Cela montre ce que nous sommes et même ce que nous deviendrons. Parmi une telle opulence où se confondent rêves et réalités, où les gueules s'agglutinent, l'œil se fatigue à danser au milieu des objets, abandonné à son vertige, où il se voit errer comme dans un miroir, et finalement traité lui-même comme un objet décoratif.

Lueur d'espoir

De choses, de machins, dont fermentations et morbidités, le trop émousse les sens. En revanche le peu les aiguise tel un abandon neigeux à la clarté abasourdissante, car sous le prétendu linceul à peine la vie semble-t-elle abdiquer qu'elle revendique en douce et négocie avec elle-même son retour en force. Ainsi le trop et le peu nécessaires l'un à l'autre s'opposent et s'équilibrent où l'émotion qui déborde propulse dans la lumière une promesse infime : comme dans l'absence d'herbe, aux confins crasseux d'un névé en deuil de sa splendeur, apparaît la soldanelle, ou porté frêle d'un bout de chiffon vivant aux lanières violacées.

Métempsycose

Dans les tréfonds de son angoisse elle enlève ses dessous, et cassant ses croûtes elle s'évade hors de son enveloppe, la belle des interminables attentes renaît peu à peu. La très belle espère rythmes et périples à serrer son amour le plus doux

contre son corps le plus tendre qui trop longtemps demeure ignoré, et le voilà, elle se montre, occupée de tendresse, enfiévrée de bien faire. Une éruption et elle fleurit, aussitôt râpée de lèvres par convoitise : nous les mangeons ces fruits avant qu'ils ne mûrissent.

Nouveau moraliste (patapouf)

L'autre là, va-t-il pas jusqu'à vouloir me faire comprendre que ma vie n'a été qu'une quête longue et vaine d'un délire où tout ce qui m'importe me manquerait, dont surtout la solution de l'énigme ! Sphinx de salon, que me ricane-t-il ainsi avec sa concupiscence ? Quel os me ronge-t-il ? En tout cas il me le recrache... et me balafre la gueule, me ruinerait mon espoir, me le dévorerait jusqu'aux esquilles. Si je murmure la sourdine, si je réponds que j'ose espérer car j'ai plan pour demain et tranquillité pas assurée, il me cloue sur place : je serais un velléitaire, un pusillanime pas digne d'entrer dans Thèbes, bon pour le plongeon dans l'oubliette sans retour, le trou du cul du monde, afin d'y couler longtemps et de toucher le fond. Pourtant je vois bien que prête à recommencer sa litanie décourageante, en boucle, comme un cauchemar récurrent, comme dans un délire, la sentinelle implacable est moins vivante que les bouts de bidoche gluants de sauces raffinées qu'elle harponne au buffet.

Ombres & Silhouettes

L'humain meurt du poison de soi qui a survécu au poison des autres, en attendant se grandit-il dans l'au-delà qu'il imagine pour échapper au dilemme ? La question est encore et toujours sans réponse, et de se dire engendre-toi, dépasse-toi sans relâche, assourdit la course, mais peut-être qu'athlète sourd va plus vite où il ne veut pourtant pas aller.

Papiers de famille

Dans un tiroir parmi ces poussières dont on hérite par hasard, stagne l'image d'un gamin dont je suis le descendant supposé. Je regarde la photo, est-elle autre chose qu'un reflet qui s'encrasse, comme une source peu abondante, puisqu'elle ne révèle presque rien de l'homme disparu, ni les rythmes qui le faisaient vibrer, ni le halètement qu'il exprimait lors de l'amour, ni les lieux où il s'est perdu, où se heurtèrent ses hâtes, ni pour finir les escarres de la solitude. Manque la vie qui palpite dans la gorge de l'enfant à corps éblouissant qui fait mal aux yeux, une clarté que j'imagine puisque la photo ne le montre même pas.

Quelqu'un quelque part

Du funambule j'ai la silhouette mais pas le vertige, plutôt des peurs ravalées de travers ou des trous de mémoire qui me divisent. Lourde est la substance des souvenirs : un gouffre d'aïeux où se multiplient les multitudes, une mêlée de millions d'instantanés présents, bons à jeter pour la plupart ! là où par chance cède ce qui m'obsédait je respire, mais je reste ancré à l'érosion qui m'occupe, et quel est ce lieu ? Il y a quelque part quelqu'un qui se présente pour un travail et quelque part quelqu'un qui s'échappe avec grand désir de repos, quelque part quelqu'un qui s'absente.

Récréation

J'aimerais rire de tous les rires et grimper jusqu'en haut du rire le plus escarpé afin qu'il produise juste une réponse nulle et non avenue, ensuite je reviendrais tout en bas où derechef le devoir m'enliserait, puisque les faits m'y requièrent que je dois sans fin nourrir de preuves.

Soucis

Il y a de merveilleux soucis, il suffit pour s'en convaincre d'en évoquer quelques-uns : un âne qui bande tout seul dans un pré ; une escarpolette encore suspendue par une seule corde ; l'arbre ligoté par les bras de deux amoureux ; un secret qu'on confie à des inconnus au hasard des rencontres ; une gamine de six ou sept ans qui ne veut plus qu'on l'appelle la petite ; des photos et d'autres papiers intimes que l'on garde dans une vieille boîte à chaussures ; endurer maintes courbatures durant la journée, après avoir fait l'amour la nuit dernière...

Table rase (ou mise à sac)

La trame dense des disparus a constitué notre substance, leurs appels, dont beaucoup d'interdits abusifs, vont et viennent dans les détours de nos veines. Nous coltinons souvent le poids du passé en traînant la patte, magasiniers scrupuleux mais qui n'en pensent pas moins. Parfois, et peut-être maintenant, résonne clair un signal qui brouille nos origines, qui détricote les réseaux occultes de l'atavisme, pour ouvrir un passage. Possible qu'il soit un peu praticable, mais n'attise-t-il pas notre envie de liberté en activant les mots, ces mots retenus, empesés qui s'engluent trop souvent aux muqueuses ? Or pour une fois les mots nous viennent à l'envi, leur rythme cogne et l'esprit se débonde, les mots se précipitent et renversent nos barrages, le discours s'emporte, oiseux ou intelligent, qui sait, ou qui s'en moque ? les mots s'emballent jusque dans le décor, où ça fait de la casse, où ils renversent des murs, les pulvérisent. Les mots, surtout les mots salaces, multiplient les assauts contre le cours du temps, où ils nous abordent de face, ayant lâché leurs caprices dans le fleuve du devenir, ils emportent enfin les ruines de maintes croyances

qui nous encombraient, et nous voilà jusqu'à la couenne de l'outre, esprit affamé, prêt à gober le monde.

Usufruit

Est-ce par mégarde ou par réparation ? Tu étais presque mort et tu reviens à la vie. Ayant touché le fond tu sais que l'ivresse et la lie c'est comme appel dont écho se plaque en bâillon sur la bouche. Et tu sais que derrière ce bâillon est la voix qui dit le feu et demande le changement. A la fin revenu de loin, tu veux en exprimer la quintessence et rendre justice à nos débris de peaux qui épellent un vécu trop méprisé, à force de traces sales dans les plis de notre linge, puis se dispersent et se décomposent comme si les crasses qui furent vivantes mesuraient le cours progressif du sursis alloué ou, manière plus abrupte de concevoir, celui de la déchéance.

Volupté

Si tu caresses du secret, si tu touches en toi ce peu de sperme qui s'appelle nuit blanche, afin qu'exulte la frêle, l'éphémère carcasse, fertilité nôtre, et bientôt, on ne le sait que trop, croupissante carcasse. Sois le brave garçon qui se déshabille tout raide pour un abandon riche de soi-même dans la maison qui s'écroule sur le bétail du ménage, à l'orée, quand là-bas quelque part, dans la forêt aux arbres hirsutes, dansent les sorcières sur la terre exsangue d'une clairière trop piétinée, d'où s'échappe comme par surprise l'anonymat des démons, dont le tien repart toujours à chevaucher sa queue, mon brave garçon, par-dessus la plaine ouverte à tous les regards, quand là-bas se redresse ton pantalon de terre, où s'ajoute clair un cul plus beau que la lune.

Walk-over

Un homme qui n'est même pas un champion court à toutes jambes vers les béances de l'horizon, cet homme dont l'ennemi est une espèce de vent salé qui le gifle accepte à visage découvert les larmes après les insomnies. Déversé par le goulot des foules, il court vers l'embouchure de son délire. La fuite ne le délivre là-bas d'aucun regret, il est donc en cavale, ce n'est pas à la cheville qu'il le porte attaché, mais dans son ventre le boulet et la chaîne, comme dans sa poitrine le feu qui le plie, coureur balourd a du corps et la course l'a cassé... Atteindra-t-il ce là-bas sans retour? Rien à foutre de la victoire, et perdre n'est pas le pire, qu'importe la mise, seul le jeu avec le feu compte : se jeter sur la ligne d'horizon, brindille calcinée.

Xénophobie

Tous ceux-là seraient des étrangers, mais quels étrangers si nous avons les mêmes chagrins, les mêmes défauts et les mêmes refus devant l'inexorable? Tous ceux-là ne se nomment encore que par le nom qu'on ne devrait pas leur donner puisque nous ne sommes pas moins aléatoires qu'eux. Comme nous ne voudrions quand même pas risquer de l'être plus, alors il aurait fallu ne pas les persécuter, ces étrangers qui n'en sont pas.

(les) Yeux en face des trous

En soi du fumier propice il n'y en a peut-être pas beaucoup, alors estimons que par le calcul des probabilités on obtient mieux qu'en interrogeant une grosse bille en verre où l'on ne verrait que du feu qui tarde à flamboyer. En soi par cogitations attentives et patientes prévoir où germera la graine jetée

dans le futoir, où la fleur éclora qui sera plus belle qu'espéré. Par les noces erratiques du pistil et de l'étamine s'attise le silence fécond, s'allument de plus jolies lueurs de corolles, et que celui qui s'absorbe à regarder évalue si cette beauté lui incruste du rêve dans l'insaisissable, car tout à l'intérieur de soi le désir s'illumine, et bien court est le temps qu'il laisse pour y voir clair.

Zut

J'ai dit merde et aussi que vieillir était un étrange souhait. Je suis frère de l'arbre et fils de la terre, mais j'emporte à mes

François Watlet

semelle de la poussière d'étoile morte et j'ai cassé maints outils. J'ai des yeux usés de voyeur impénitent, des yeux à la vue qui se trouble parfois, blessés par la lumière. Dans ma tête c'est du bruit, mais pas trop fort, qui bourdonne, et je n'aurais pas déchiffré le message qui venait s'écrire en désordre, à lettres de pierre géantes, dans un rêve qui peuplait d'angoisse mon sommeil d'enfant.

Notices bio-bibliographiques

Perlette Adler, née carolo, avec de l'encre sur les doigts (graphomane, dit-on), écrit, vit, vibre à Charleroi, peint, anime des ateliers-écriture, corps-voix, théâtre... A peu publié : aux Éd. L'Ardoisière en 1985, *Chaque porte bonheur quand elle s'ouvre*, et à l'Arbre à paroles *La mer à main droite*.

Olivier Coyette est né à Bruxelles en 1975. Il a publié un premier recueil *Chiizuo Ku Dasai* aux Éditions Caractères en 1998. D'autres poèmes ont paru en revues et dans des anthologies. Il est également auteur dramatique, chanteur et comédien.

Russell Edson est né aux USA, dans le Connecticut, en 1935. Dans son pays, il est l'une des figures de proue du poème en prose, un genre qu'il a toujours pratiqué et qu'il a largement contribué à approfondir et développer (il aime s'appeler lui-même « Mr. Little Prose Poem », par dérision). Ses poèmes mélangent presque toujours des scènes domestiques dramatiques à un surréalisme « sauvage » teinté d'humour absurde. Edson a aussi publié un roman, *The Song of Percival Peacock*, et dernièrement, *The Tormented Mirror*, une pièce de théâtre. Ses nombreux recueils sont épuisés, mais un choix de poèmes est rassemblé dans *The Tunnel*.

Amari Hamadene est né le 16 juillet 1968 à El-Asnam en Algérie. De formation scientifique, il écrit depuis 1990. A animé la revue *Noirs et Blancs* qui a dû s'éteindre en 1995 pour des raisons sécuritaires. Il a traduit du français en arabe de nombreux poètes contemporains. A publié en 1990 *Les Voyants de sable* aux Éditions Publidécor (Algérie), et des poèmes dans diverses revues : *Parages*, *Le Jardin d'essai*, *Hauteurs*, *Archipel*, *Estuaires*, *Phréatique*.

Jacques Izoard est né en 1936. Depuis, il a publié nombre de recueils dont, récemment, *Pièges d'air* (Le Fram, 2000) et *Dormir sept ans* (La Différence, 2001).

Tamás Jónás est un poète et prosateur hongrois né en 1972. Il a publié trois recueils de poésie, deux récits et un CD contenant ses oeuvres. Son livre intitulé *Bentaklás* (Internat, 1999) a reçu en Hongrie

Notices bio-bibliographiques

le prix du meilleur recueil poétique de l'année. Il travaille comme informaticien et collabore à une revue culturelle tsigane.

Manuel Schmitz, né en 1965, vit à Liège. Romaniste de formation, actuellement traducteur, il a publié un essai intitulé *La Musique, le Bruit et le Silence*.

Eddy Van Vliet est né à Anvers en 1942. Avocat au barreau dans sa ville natale. Cofondateur des Midis de la Poésie dans cette même ville. Rédacteur de plusieurs revues littéraires en Flandre. Ses nombreux recueils publiés depuis 1964 l'ont imposé comme un des meilleurs poètes contemporains de langue néerlandaise.

Carmelo Virone, critique et traducteur, est rédacteur en chef du *Carnet et les Instants*. Il a publié des proses poétiques dans les revues *Écritures* et *Coucou*.

François Watlet, né en 1950 dans le Condroz namurois, vit et travaille à Bruxelles. Première publication dans la revue *Odradek* en 1976. Auteur de *Tina-la-géniale est morte folle* (1977) et de *Corps de la faim* (1979) à l'Atelier de l'Agneau, à Liège, ainsi que de *Belgique, terre d'écrivains* (1979) et de *La Voix méditative* (1982) aux éditions « Ça ? ». Il a fondé avec Patricia Van Geirt le Théâtre de Millevie, pour lequel il a écrit de 1982 à 1985 le texte de trois spectacles : *Parler fait mal*, *Anne-et-Mone*, *Des Chambres que j'ai connues...*, et qui organise régulièrement des animations théâtrales, musicales et littéraires.

L e F r a m

Bon de commande et de souscription

Prix au numéro : 280 BEF ou 7 €

Prix de l'abonnement : 1 000 BEF ou 25 € (pour 4 numéros et un volume hors-série).

Pour la Belgique :

par virement au compte n° 000-1431164-26 de

« Le Fram », 172, Rue de Joie à 4000 Liège.

Pour la France :

par virement au compte n° 000-63639061-64 de

« Le Fram »

- ☐ Veuillez m'adresser exemplaire(s) du numéro au prix unitaire de 280 FB ou 7 €.
- ☐ Je désire souscrire à un abonnement pour quatre numéros et le volume hors-série au prix de 1 000 FB ou 25 €.

Nom, Prénom :

.....

Adresse :

.....

.....

.....

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air de Jacques Izoard.

Je n'aime que rester d'Antonio Moyano.

Poèmes en attendant le mauve de Michel Delaive.

Passé la Haine et d'autres fleuves

de Rose-Marie François.

Filiation de Laurent Demoulin.

Approximativement de Rossano Rosi.

À paraître :

Théâtre d'Eugène Savitzkaya.

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège

Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège

Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Carino Bucciarelli, 5, Rue des Genêts, B-6200 Chatelineau

Diffusion : Aden, 165, Rue de Mérode, B-1060 Bruxelles

Adresse électronique : Le_Fram@yahoo.fr

URL : LeFram.com

Composition : Gérald Purnelle

Illustration de couverture : lino-gravure d'André Wilkin

Ce numéro est publié

avec le soutien du Fonds National des Lettres,
de la Communauté française de Belgique et de Promedia.

L e F r a m

n° 7 automne-hiver 2001

Perlette Adler	Olivier Coyette
Russell Edson	Amari Hamadene
Jacques Izoard	Tamás Jónás
Manuel Schmitz	Eddy Van Vliet
Carmelo Virone	François Watlet

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist, Carl Norac
et Carino Bucciarelli.

ISSN : 1374-4623
ISBN : 2-930330-08-2
